

La précarité : à voir, à lire, à découvrir...

L'enquête journalistique en album graphique

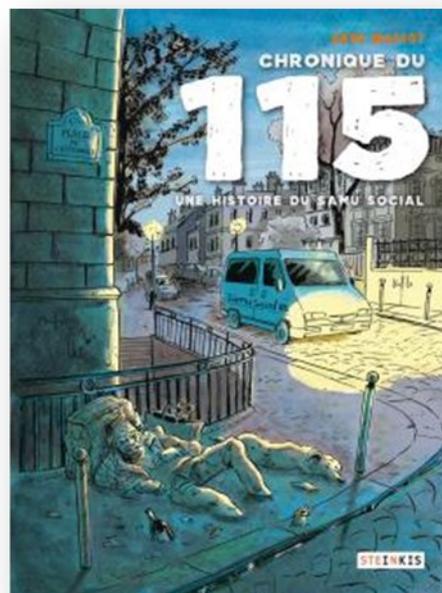
Chronique du 115 (Samu social), d'Aude Massot

Des journalistes ont encore la chance de pouvoir réaliser des enquêtes en disposant de temps – réponse à l'immédiateté et à la superficialité qui caractérisent les nouveaux supports d'information et de communication. Il y a un public pour les longues enquêtes, écrites ou filmées, mais se pose la question de son renouvellement. L'album graphique peut-il constituer une réponse ?

Auteure et illustratrice, Aude Massot se met en scène comme journaliste indépendante dans *Chronique du 115 – Une histoire du Samu social* (Paris : éditions Steinkis, 2017, 120 pages, 17 euros). L'intérêt de ce documentaire est double : l'album nous révèle les méthodes de l'enquête (recherche documentaire, entretiens, observation), mais également nous fait connaître, par son histoire et de l'intérieur, une structure – le Samu social de Paris –, tout en élargissant le champ avec une approche globale des mécanismes de l'exclusion.



Aude Massot



Le Dr Xavier Emmanuelli, fondateur du Samu social de Paris

C'est en août 2015, dans une brasserie parisienne, que l'enquête démarre véritablement : ce jour-là, Aude Massot rencontre... Xavier Emmanuelli lui-même. « *Le Samu social, raconte-t-il, c'est une création personnelle. C'est devenu un terme générique et je suis content. C'est quand même une réussite...* » Et nous voilà en train de sauter de bulle en

bulle. L'histoire du Samu social est liée au parcours personnel de Xavier Emmanuelli et il se propose de l'expliquer en trois mots. Ce sera un peu plus long que cela, mais non moins intéressant pour comprendre comment s'est créé le Samu social.

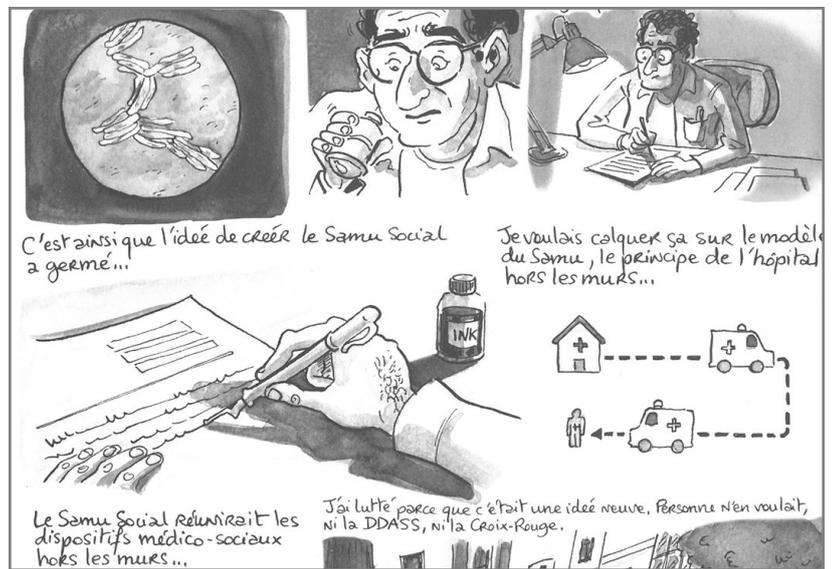
Deux rencontres manifestement décisives : Patrick Declerck, philosophe, psychanalyste et anthropologue ⁽¹⁾, et... Jacques Chirac, maire de

(1) – Auteur de : *Les Naufragés – Avec les clochards de Paris*, éditions Plon, collection « Terre Humaine », 2001 ; Pocket, « Terre Humaine », 2003.

Paris et candidat à la présidentielle. 1993 : le Samu social est créé à Paris. Passons sur toutes les portes qui s'étaient fermées auparavant, et tant pis si Jacques Chirac était surtout motivé par l'intérêt du Samu social pour sa propre image et sa communication.

Et en 1995, Jacques Chirac étant élu président de la République, voilà qu'il sollicite Xavier Emmanuelli, qui n'était pourtant pas du même bord politique, pour entrer au gouvernement comme secrétaire d'État. Jusqu'en 1997, Xavier Emmanuelli sera ainsi « *sous-ministre sans budget* », chargé de l'Action humanitaire d'urgence. Deux ans au gouvernement, c'est un temps suffisamment long pour au moins créer le 115 et mettre en place les équipes mobiles d'aide avec ce qu'il fera appeler les « maraudes », puis les centres d'hébergement d'urgence et les pensions de famille. Tout cela avec comme sport, la « *chasse au budget* » : Xavier Emmanuelli est allé voir de grandes entreprises, et cela a fonctionné !

Malgré tout, face aux difficultés, faute de moyens suffisants par rapport aux besoins, Xavier Emmanuelli s'est vu dans l'obligation de démissionner... Une trentaine de pages et quelques coups de gueule plus loin, Xavier Emmanuelli met un terme à l'entretien, mais laisse à Aude Massot un schéma, le « *cercle des 4 grandes catégories d'exclus* », et son approche personnelle du problème. La leçon à retenir : « *Les êtres humains sont des êtres qui ont besoin de liens* »...



On ne peut pas obliger une personne à accepter des soins

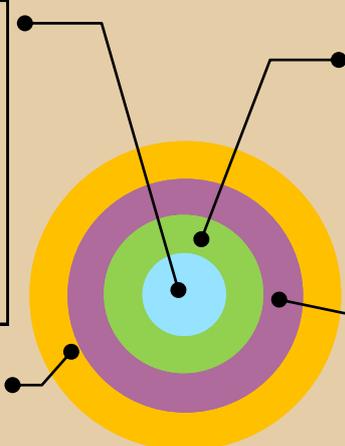
Aude Massot se donne alors le temps d'approfondir le concept d'exclusion. Et une nouvelle trentaine de pages plus loin (et quelques mois), le Samu social répond favorablement à sa demande d'immersion. C'est l'occasion pour elle de découvrir les services que le Samu social propose, ainsi que le fonctionnement de la structure. Et Aude Massot se retrouve dans une équipe mobile avec un chauffeur médiateur, une infirmière et une assistante de service social. Nous sommes en janvier 2016. L'équipe s'arrête exceptionnellement car sur le trottoir, il y a un monsieur « *en position foetale* » et qu'il y a donc « *un risque d'hypothermie* ». La personne dort profondément et l'équipe ne le réveille pas (« *C'est tellement dur de s'endormir dans la rue... Le sommeil est précieux* »). L'équipe s'assure seulement qu'il respire bien et qu'il est

Extrait de l'album (page32)

Le cercle des quatre grandes catégories d'exclus

Les « sans-abri » anciennement appelés « clochards »
Ils sont environ 10 000 dans l'agglomération parisienne. Ce sont des gens dans l'extrême abandon, avec des troubles psychiques plus ou moins importants. Ils ont souvent une forte dépendance à l'alcool. Ce sont des hommes incomplets, qui ont pu avoir de sérieux troubles dans leur enfance. Des enfants violés, battus, autistes, qui n'ont pas eu la représentation d'eux-mêmes et sont détachés de leur corps. On ne peut pas les remettre en insertion.

Les « sans toit stable »
Ce sont les gens du voyage, les marginaux, les jeunes gens parallèles à la société (ex. punks à chien) qui n'ont pas l'envie ni les moyens d'être dans un système d'échange classique.



Les « sans domicile fixe »
Ils regroupent les toxicomanes, les malades psychiatriques, les étrangers en situation irrégulière. Ils ont besoin d'un suivi sur le long terme, mais sont souvent dans l'incapacité de faire les démarches administratives ou vers le soin. Les institutions ne les voient pas. Elles n'ont pas les moyens de les suivre.

Les migrants
C'est un phénomène qui débute. Depuis la levée du rideau de fer, les sociétés ne seront plus jamais stables, sans parler des problèmes climatiques de plus en plus fréquents, qui risquent de faire s'accroître le nombre de réfugiés.

Définition « Exclus » : René Lenoir, secrétaire d'État à l'action sociale sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, redéfinit le terme en 1974. Il désigne un groupe de personnes inadaptées à la société et dont les institutions sont dans l'incapacité de subvenir à leurs besoins.

assez couvert. On lui laisse néanmoins des chaussettes et une couverture... Mission accomplie, la maraude se poursuit.

Quelques règles pour initier Aude Massot : « *Rien n'est obligatoire pour l'usager* »... « *Si on nous fait signe de ne pas s'arrêter, on continue* »... « *On s'accroupit pour se mettre à la hauteur de la personne et on utilise le vouvoiement* »...

Durant la nuit, il y aura Victoria, à laquelle on veut voler ses affaires ; Moussa, un Ivoirien qui a « *très mal partout à force de dormir par terre* » ; Nicolas, malade du VIH et qui a dû arrêter sa trithérapie faute de moyens ; Ahmed, visiblement alcoolodépendant ; Jacques, 81 ans, qui marche avec des béquilles ; Alice, 23 ans, sûrement toxicomane, qui erre dans les rues accompagnée de son chien ; Mario, un Canadien qui a eu récemment un accident de moto et qui ne peut plus bouger ; Samira, 33 ans, enceinte de plusieurs mois et en hypothermie... Beaucoup vont dormir dans la rue ; quelques-uns ont accepté de rejoindre une structure d'hébergement d'urgence. Tous ont bénéficié de quelques minutes d'humanité, de présence, de réconfort, de soins... À 5 h 30 du matin, Aude Massot retrouve enfin son lit douillet : « *Voilà bien des années que je ne me rendais plus compte de la chance que j'avais* »...

Aude Massot nous explique qu'elle a compris qu'il y a des sans-abri qui perdent totalement leur autonomie au point d'oublier leur propre douleur – d'où le principe du Samu social qui est d'aller vers les personnes qui ne demandent rien. Et de se poser une question qui restera sans réponse : « *Est-ce que ce sont les problèmes psychiatriques qui conduisent à la rue, ou la rue qui développe les problèmes psychiatriques ?* »

L'auteure et illustratrice poursuit son observation, en mars 2016, en maraude de jour, ce qui lui permet de découvrir l'hospice Saint-Michel. Une situation émouvante, celle d'un aveugle d'origine sri-lankaise qui va recouvrer la vue... et une situation déconcertante qui amène à rappeler que « *personne n'a l'obligation de vouloir se soigner* »... Dès lors, « *la meilleure chose qui puisse arriver (...), c'est qu'il fasse un malaise et que les pompiers l'embarquent* ».

Pour Aude Massot, le Samu social de Paris reste « *une structure révolutionnaire et unique en son genre* ». Cependant, de Lima à Ouagadougou en passant par Casablanca, Le Caire ou Moscou, le savoir-faire du Samu social de Paris s'exporte dans de nombreuses villes, dans de nombreux pays.

Maslow revisité par Caroline Solé (2015)

Le psychologue sert des causes inattendues

Un livre qui s'appelle *La pyramide des besoins humains* ⁽¹⁾ – même si son auteur n'est pas Abraham Maslow ⁽²⁾ – suscite nécessairement la curiosité de tous ceux, très nombreux, auxquels des enseignants, des formateurs, ont fait apprendre par cœur un outil pour analyser les ressorts de la motivation : la « *pyramide de Maslow* », à tort et à travers, est mise à toutes les sauces dans les formations. On peut difficilement reprocher à une écrivaine, Caroline Solé, de l'avoir librement utilisée pour la trame d'un roman.

La « *pyramide des besoins humains* » de Caroline Solé est une émission de télé-réalité inspirée des travaux d'Abraham Maslow. De semaine en semaine, les candidats restants ont à rédiger un texte, sur le Web, qui doit convaincre et séduire le public qui va voter, individuellement, pour son candidat préféré. Avant le terme de la première semaine, les candidats doivent ainsi prouver qu'ils ont pu ou qu'ils ont su satisfaire leurs besoins physiologiques. La semaine suivante, pour ceux qui restent en course, de même concernant leurs besoins de sécurité, puis leurs besoins d'amour, de reconnaissance...

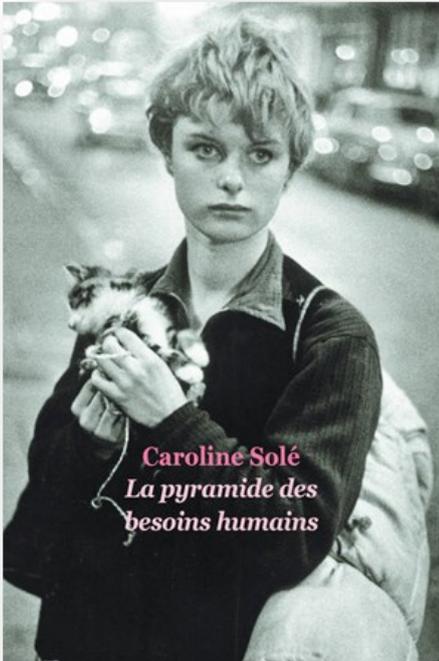
Le héros et narrateur, c'est Christopher « *Scott* », le candidat n° 12 778, qui devient une star, mais sans que personne (ou presque) ne sache vraiment qui se cache

derrière ce pseudonyme. Comment passe-t-il le cap des besoins physiologiques : boire, manger, dormir, se reproduire... alors qu'il n'est qu'un adolescent fugueur et sans-abri et qu'ils sont au total 15 000 candidats à concourir... et qu'il n'en restera plus que 1 500 pour le deuxième niveau, celui des besoins de sécurité : un toit, un salaire, une protection ?

Christopher ne triche pas. La première semaine, il met en ligne une photo qui montre un bout de trottoir et un sac de couchage déplié. La légende : « *Mon lit* ». Pas de quoi susciter des mouvements de foule ! Pourtant, dès le lendemain, sa photo a déjà été partagée 203 fois... et en fin de semaine, plus de 7 000 !

(1) – Paris : L'École des loisirs, 2015. Paris : L'École des loisirs (coll. « Médium + poche »), 2017.

(2) – Psychologue américain (1908-1970).



Caroline Solé
La pyramide des
besoins humains

La pyramide des besoins humains est un premier roman. En 2017, est sorti *La petite romancière, la star et l'assassin* chez Albin Michel (coll. « Roman ados »).

« Le peuple réclame un duel juteux, pas un roi gueux »

Son texte pour passer le premier cap : « *Un carton sec, épais, propre. Un hot-dog avec pas trop de moutarde. Une bière bon marché, un chewing-gum et une clope. Me caresser sous le duvet. Besoins physiologiques : OK. Du moins pour un ado dont tout le monde se fout. Bienvenue à Chinatown 2.0* ».

À sa grande stupeur, Christopher recueille plus de 9 200 votes. Il est en deuxième semaine avec 1 499 autres candidats. Il met en ligne une seconde photo, prise dans un parking sordide, et elle sera très vite partagée plus de 250 000 fois ! Avec un texte rédigé à la dernière minute, Christopher se retrouve au troisième niveau. Plus que 150 candidats. Il s'agit cette fois-ci de montrer la satisfaction de ses besoins d'amour : une famille, des amis, une communauté (appartenance).

« *Mon pseudonyme escalade la pyramide, se dit Christopher, mais je vis toujours dans le caniveau* ». Difficile, en étant clochard à 15 ans, de se déclarer « satisfait » au niveau des besoins d'amour. Il lance sans trop y croire un nouveau message... et plus de deux millions de personnes votent pour lui. Ils ne sont plus que quinze candidats : quatorze bien identifiés et lui, sans téléphone, sans adresse postale, sans photo d'identité sur sa page de profil... Les médias se démènent pour savoir qui se cache derrière ce personnage mystérieux. En vain !

Christopher sera-t-il le pharaon de la « pyramide des besoins humains » ? Pour avoir la réponse, il faut lire le roman de Caroline Solé. En tout cas, pour se faire une idée de la réponse, il faut savoir que les producteurs,

même si c'est le public qui vote, ont toute facilité, normalement, pour écarter un candidat. Christopher était trop atypique pour passer les premiers caps, mais grâce à la complicité d'un stagiaire, il a été repéré trop tard et était devenu trop populaire pour être éjecté.

Christopher va-t-il continuer après avoir compris ces magouilles ? Les gens, s'ils veulent qu'il atteigne le dernier échelon, sont-ils prêts pour autant à laisser gagner « *un enfant des rues plein de rage et de bleus* » ? Christopher l'a bien compris : « *Le peuple réclame un duel juteux, pas un roi gueux* ».

Christopher en finale !

Sur sa page de profil, il compte maintenant plus d'un million et demi d'amis. Va-t-il tout abandonner maintenant, au quatrième niveau, celui du besoin de reconnaissance (confiance, réussite, respect) ? Il tape son message : « *(...) J'ai trop d'honneur, Maslow, pour jouer à ton petit jeu. Remballe tes paillettes, tes cerises et tes dollars, j'ai tourné la manivelle et j'ai vu trois têtes identiques : la mienne, la mienne et la mienne. J'ai touché le jackpot, mon pote. Moi.* » Et il accède à la finale !

Il faut lire *La pyramide des besoins humains* pour le plaisir et l'attrait d'une fiction avec du suspense... Mais sans que cela soit forcément conforme aux pratiques habituelles des producteurs, on en apprend beaucoup sur les émissions de télé-réalité et la façon dont il est possible de manipuler le public. Surtout, Caroline Solé, en laissant Christopher raconter son quotidien et son histoire de vie, nous livre un témoignage presque ethnographique sur la précarité dans la rue.

Dans l'affaire, s'il faut un perdant, alors c'est Abraham Maslow, dont les travaux sont ici un peu caricaturés, sauf si le roman donne envie d'en savoir plus sur ce psy-



Abraham Maslow (1908-1970) est un psychologue américain, considéré comme le père de l'approche humaniste. Il est connu pour son explication de la motivation par la hiérarchie des besoins, souvent représentée par la suite, de façon très simplifiée, sous la forme d'une pyramide. Cette pyramide qu'on lui a attribuée, « *représente mal la richesse de son analyse, et surtout trahit la vision dynamique qu'il avait des besoins dans la construction de la personnalité* » (Wikipédia).

chologue américain et ses travaux mondialement... méconnus !

Gageons que son analyse des besoins humains prend un tout autre sens si ceux-ci ne sont plus hiérarchisés

dans une pyramide, mais représentés totalement enchevêtrés : les besoins humains sont tous aussi importants les uns que les autres dans une approche globale.

Certains n'adhèrent à aucune proposition d'insertion...

***Jeunes en errance*, de Céline Rothé (PUR, 2016)**

Céline Rothé, docteure en Science politique, a publié en 2016 sa thèse analysant les trajectoires de jeunes fragilisés, leur relation aux institutions et aux professionnels qui les accompagnent. Elle étudie également la construction d'une catégorie d'intervention publique concernant ces « jeunes en errance ». Selon elle, appréhender l'errance comme un problème public a contribué à considérer ce phénomène comme un risque pour les jeunes.

Les données de cet ouvrage sont issues de son étude qualitative, et plus particulièrement de la réalisation d'observations ethnographiques, ainsi que d'entretiens auprès des jeunes et des professionnels. À Rennes et à Montpellier, Céline Rothé a rencontré une soixantaine de professionnels travaillant dans les secteurs sociaux

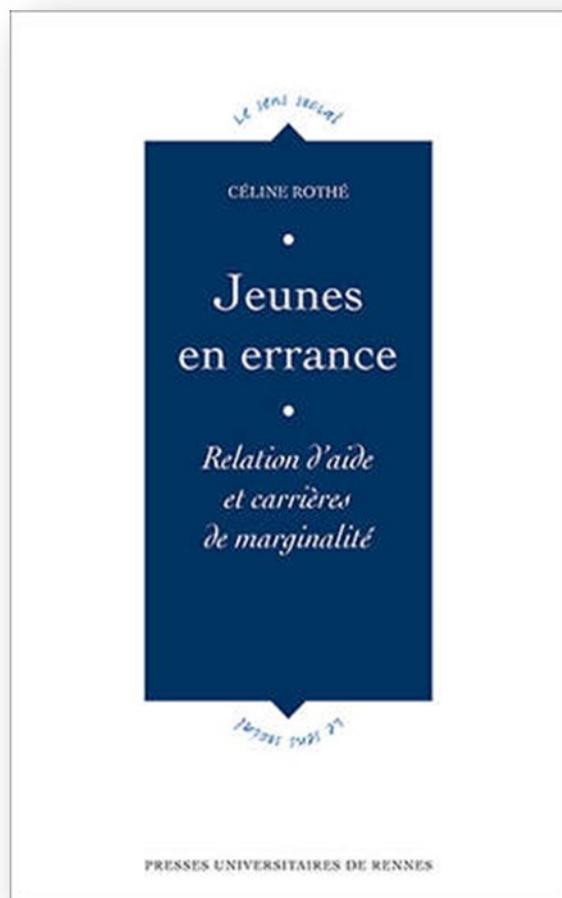
et médico-sociaux, et vingt-deux jeunes, cinq femmes et dix-sept hommes, âgés de 18 à 32 ans.

Les entretiens ont été menés au sein d'établissements dits « à bas-seuil d'exigence », car ils proposent un accueil dans un service d'urgence sociale et d'aide infra-assistancielle. Céline Rothé a également interviewé ces jeunes dans la rue afin d'être en contact direct avec leurs conditions de vie quotidienne. Elle souligne la nécessité de s'adapter au temps de l'errance compte tenu d'un nombre important d'absences aux rendez-vous convenus. Elle justifie ce phénomène par leur rapport au temps distendu au regard des temps sociaux et des normes sociales, ainsi que par la consommation de drogues et d'alcool.

L'expérience de la disqualification sociale

Par la réalisation de son enquête, elle met en évidence leur souffrance psychique et morale, la difficulté de se projeter dans l'avenir, leur précarité économique et leur fragilité dans les relations depuis l'enfance. Le manque de relations stables et soutenantes avec leur entourage familial est la raison principale de leur bascule précoce dans la marginalisation. Issus majoritairement de milieux défavorisés, leur revenu provient des aides sociales ou d'une activité marginale comme la mendicité ou le trafic de stupéfiants. La notion d'errance évoque cette dimension psychique du mal-être lié aux conditions sociales. Ils font alors l'expérience de la disqualification sociale ⁽¹⁾.

En d'autres termes, ils sont confrontés à un affaiblissement ou à une rupture de leurs liens avec la société au sens de la perte d'une protection et d'une reconnaissance sociale. Céline Rothé affirme que la présence de jeunes en errance au sein des dispositifs de l'infra-assistance est cohérente avec leur passage de l'intégration à l'exclusion sociale, c'est-à-dire avec leur situation



Jeunes en errance (280 pages, 22 euros) a été publié en 2016 aux Presses universitaires de Rennes (coll. « Le Sens social »)

(1) – Serge Paugam, *La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté*, Presses Universitaires de France, 2009.

de précarisation. Autrement dit, le rapport de cette population aux institutions est lié à leurs trajectoires de vie.

Elle considère ces établissements comme le dernier filet de protection précédent la rupture totale des liens sociaux entre les individus au sein de notre société. Il peut s'agir d'un hébergement d'urgence ou d'une structure médicale. Ces dispositifs n'exigent rien en contrepartie de l'aide apportée. Ils permettent à la personne de mobiliser des capacités et d'établir du lien social afin que le jeune se sente reconnu. Les « structures à bas-seuil d'exigence » accordent une importance aux attentes et aux besoins de la personne, ce qui lui permet d'affirmer ses choix. L'auteure indique que ces établissements élaborent une réponse à ce public même s'ils n'interviennent jamais sur une longue durée.

Néanmoins, certains jeunes vulnérables n'ont pas recours à ces dispositifs en raison du rapport entre l'aide sociale et leur propre histoire marquée de ruptures consécutives. Par exemple, ils possèdent une forme de méfiance et de déception envers les institutions, car ils ont conscience qu'ils ne rentrent pas dans les « cases » prédéfinies.

L'enquête relève que ces jeunes assignent leur identité par l'intériorisation d'un rôle transmis par la société. Cette identité se caractérise par une transgression des normes sociales générée par cette disqualification sociale. La gestion du stigmatisme donne lieu à une légitimation de leur mode de vie et à leur recours aux institutions. Il semble alors difficilement possible de prévenir la vulnérabilité dans la mesure où des jeunes choisissent et revendiquent un mode de vie. En définitive, ils s'attribuent la marginalité comme un élément identitaire.

Un album qui explique sans juger ni stigmatiser *Le petit livre pour parler des sans-abri* (Bayard Jeunesse, 2018)

Dans *Le petit livre pour parler des sans-abri*, un album publié aux éditions Bayard Jeunesse en 2018 (61 pages, 9,90 euros), les auteurs, Xavier Emmanuelli ⁽¹⁾, Sophie Bordet-Pétilion et Rémi Saillard, répondent aux questions que peuvent se poser les plus jeunes au sujet des personnes vivant dans la rue.

C'est particulièrement bizarre pour un enfant de voir quelqu'un dormir dehors. Il ne comprend pas et se demande comment cette situation peut exister. Cet album permet d'expliquer les choses sans jamais juger ni stigmatiser.

Le jeune lecteur apprend que les personnes sans domicile fixe (SDF) ne dorment pas forcément dans la rue : « Elles trouvent à se loger dans des habitations inoccupées (des squats), auprès d'associations d'aide au logement, etc. » Les personnes sans abri, quant à elles, ne peuvent pas se mettre à l'abri et dorment dans la rue.

Les auteurs mentionnent les facteurs qui peuvent amener une personne à connaître cette expérience très insécurisante : « Un divorce douloureux, la perte d'un emploi, un grave accident, une maladie, une enfance malheureuse, ce sont des exemples de situations qui peuvent conduire à l'isolement, à ne plus demander de l'aide, à dormir dans la rue ».

Celles et ceux qui vivent à la rue ont des parcours bien différents mais ils ont souvent un point commun : très peu, voire pas de liens avec leur famille. Il peut s'agir de personnes âgées, de personnes jeunes, de personnes



(1) – Xavier Emmanuelli, médecin et homme politique français, est cofondateur de Médecins sans frontières en 1971. Il a créé le Samu social de la ville de Paris en 1993. Entre autres, il est secrétaire d'État de 1995 à 1997, chargé de l'action humanitaire d'urgence. Il a présidé le Haut comité pour le logement des personnes défavorisées de 1997 à 2015.

souffrant de troubles mentaux, de travailleurs pauvres, de migrants... En outre, la rue est parfois un lieu de passage et parfois une compagne de longue date.

C'est l'indifférence des autres qui fait le plus mal

Les auteurs abordent des sujets centraux comme la mendicité, l'épuisement relatif à la survie dans la rue, la mauvaise estime de soi, le corps abîmé, l'absence d'intimité, l'incurie, la consommation d'alcool... Ils expliquent comment les personnes sans abri font pour survivre, citent les associations et organisations ⁽²⁾ qui leur vien-

ent en aide et mettent en lumière ce dont elles souffrent le plus : « *Les SDF meurent rarement de froid comme on le croit souvent, mais surtout de solitude, de mauvais traitements, de malheur, de misère* ».

Le livre nous rappelle que chaque enfant (et chaque adulte) peut offrir un soutien, très simplement : un « bonjour », un sourire – ce sont de petits gestes qui comptent beaucoup. L'enfant est invité à écouter son cœur : « *Adulte, tu pourras aussi leur apporter un peu de chaleur et de réconfort, à ta manière. En attendant, tu peux comprendre leurs difficultés et apprendre à les regarder autrement* »...

Dans les coulisses du bénévolat aux Restos du cœur...

***Un coin d'humanité*, de Kek (First, 2021)**

Dans *Un coin d'humanité*, album publié aux éditions First en mars 2021, l'auteur et dessinateur Kek illustre l'action diversifiée des Restos du cœur : de la distribution de repas aux camions à l'accompagnement scolaire en passant par les maraudes...

C'est pendant le confinement du printemps 2020 que Kek a commencé cet album dans lequel il partage son expérience de bénévole aux Restos du cœur. Le message de Coluche – célèbre humoriste et comédien français à l'origine du réseau associatif – est non seulement toujours d'actualité, mais il l'est d'autant plus en ces temps où le lien social est distendu.

Chaque année, ce sont 70 000 bénévoles qui proposent « *la chaleur d'un repas, d'un échange ou d'une main tendue* ». Ici, les « pauvres » sont appelés les bénéficiaires ; ils peuvent être jeunes, âgés, musulmans, athées, vivre dans la rue, être des femmes, des hommes, des migrants... Qu'importe l'étiquette et le profil : « *Il n'y a pas besoin d'être inscrit, de montrer des papiers ou autre, pour avoir un repas chaud aux camions. Si tu as faim, on te donne à manger* ».

Kek réalise des portraits qui ne laissent pas indifférent. Il rappelle la diversité des situations dans lesquelles peuvent se trouver les bénéficiaires : « *C'est flippant de voir à quel point tout le monde peut être touché* ». Le lecteur découvre le vocabulaire propre à l'action des Restos du cœur et, plus largement, à l'accompagnement des personnes vivant dans la rue : la « soupe populaire » distribuée quotidiennement ; la « ramasse » des produits invendus donnés par les magasins (et dont la date de péremption est proche ou qui sont un peu abîmés) ; la « péniche » qui est un centre d'hébergement d'urgence (CHU)...



Un coin d'humanité (185 pages, 14,95 euros)

Surtout, l'auteur souligne les moments d'humanité qui permettent de tenir le coup dans le contexte actuel : « *Étrange période que celle du confinement. Pour tout le monde bien évidemment. Mais surtout pour les bénéfici-*

(2) – Les Restos du cœur, la Croix-Rouge, la fondation Abbé Pierre, ATD Quart-Monde, le Samu social joignable au 115...

ciaires pour qui ça a ajouté de la solitude à la solitude ». Quand il n'y a personne dans la rue, comment faire la manche ? Quand les toilettes et les bains publics sont fermés, à quel minimum d'hygiène peut-on aspirer ? Avec des « *petits bouts de solution* », les bénévoles des Restos du cœur veillent au mieux à répondre présents.

Kek rappelle que l'association n'est pas une administration : « *On est ce que les gens nous donnent* ». Que ce soit les conversations entre bénévoles ou bien les échanges avec les bénéficiaires, l'auteur révèle plu-

sieurs aspects permettant de comprendre le fonctionnement du réseau, mais aussi l'enrichissement mutuel qui en ressort : « *Tu apprends plein de trucs avec eux, tu vois. On croit savoir un tas de choses sur la pauvreté, la misère, alors qu'en fait on est souvent à côté de la plaque* ».

L'album est un concentré de bienveillance, d'humilité et d'engagement, rendant hommage aux bénéficiaires : « *Leur courage, leur dignité, leur gentillesse. Ils te le balancent en pleine face* »...